des voyages et un désert

Dimanche, je vais habiter chez moi. Chez moi ? Je quitterai les amis qui me tolèrent depuis quatre mois, je laisserai cette chambre qui m'est devenue familière pour prendre possession de lieux qui me sont presque étrangers. Cécile aura emporté dans son nouvel appartement ses meubles, ses chaises innombrables, ses myriades de bibelots, de guirlandes et d'affiches, son fils Ernest et ma fille, Jeanne. Elle laissera des murs, des biens qui l'encombrent du couple qui l'encombre, quelques souvenirs qui m'encombrent aussi.

Comment vivrai-je dans ce lieu qu'elle a choisi, façonné, dont elle m'a pratiquement exclu quand nous y vivions ensemble, reléguant dans les placards ou au grenier tout ce qui aurait été de ma signature ? Ces murs eux-mêmes, c'est elle qui les a choisis. « Je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi », faisait dire Kipling au félin. Comme lui, j'avais résolu de vivre chez une autre et de m'accommoder de tout. Elle voulait une maison. Elle voulait un jardin dont elle saurait faire mourir les plantes. Pendant les quelques mois où elle serait encore hôtesse de l'air, elle voulait pouvoir se rendre facilement à l'aéroport depuis cette maison que nous paierions pendant vingt ans. Moi, j'aimais vivre en appartement, au cœur de la ville et tout près de la vie. Aussi décidâmes-nous d'acquérir cette baraque excentrée, son carré de terre éthique, son rosier odorant et son pêcher cloqué. Cécile partie, il me reste à assumer ses choix et ma faiblesse. J'habite le projet d'une autre.

Tout cela me rappelle une conversation avec J, alors ma compagne. Elle venait de me décrire sa maison idéale : nous posséderions un immeuble entier, dont nous occuperions nous-mêmes tout le dernier étage. Chacun de ses enfants habiterait avec sa propre famille un autre étage. Au rez-de-chaussée, des équipements communs, une buanderie, des jeux (billard, tennis de table), une grande salle pour les fêtes de famille. « Et toi ? À quoi ressemble-t-elle, ta maison idéale ? »

Dans l'idéal, répondis-je, je n'aurais pas d'autre maison que celles de mes amis. Des amis, oui, j'en aurais, dans le monde entier, dans les trois hémisphères. Tous voudraient m'inviter ; j'irai chez l'un puis, avant d'avoir abusé de son hospitalité, j'irais chez un autre. Je serais peintre ; suffisamment coté, je laisserais en partant une toile qui, tout en compensant très largement les frais de mes amis, éviterait toute transaction d'argent entre nous.

J'aurais peu d'habits : ceux que je porterais sur moi, ceux nécessaires pour s'adapter aux variations du climat local pendant la saison, le minimum pour me changer. Je voyagerais sans valise, abandonnant sur place les vêtements d'ici et faisant acheter là-bas ceux qui m'y seraient nécessaires. Avec l'insouciance des riches, j'aurais la légèreté de ceux qui n'ont rien. Je ne m'encombrerais que d'un stylo à ma main, peut-être d'un pinceau unique ou de quelque pigment rare.

« Et moi, quelle serait ma place ? », me demanda-t-elle. « Tu viendras avec moi si tu veux. » À la vérité, je n'avais pas réfléchi à cet aspect de ma vie future. Puisqu'il s'agissait d'un rêve, j'avais rêvé de liberté : ni maison, ni argent, ni attache d'aucune sorte. On aurait pu me demander aussi ce que j'avais fait de mes enfants dans cette maison de nulle part ; il m'aurait fallu leur inventer une autre liberté, qui croiserait la mienne, sans jamais s'y nouer. Ma maison n'avait pas

de murs, elle n'avait pas même un quelque part où s'élever ; dans ce non-lieu, comment faire à quelqu'un une place ? J, qui avait prévu un étage pour la famille de chaque enfant, une buanderie commune, pouvait-elle comprendre qu'elle était aimée d'un homme qui ne lui consacrait pas même une pièce ?

Je m'étais inventé une autre maison de rêve, longtemps auparavant, qui ne l'aurait pas davantage rassurée, et dont j'évitai de lui parler. Elle s'élevait dans un désert de dunes. C'était un immeuble d'une hauteur de sept étages et d'une surface de sept hectares. À l'extérieur, aucune ouverture visible ; ni porte, ni fenêtre, rien qu'un immense mur blanc à peu près plan et légèrement penché vers l'intérieur. Une sorte de mastaba gigantesque tissé d'un dédale de couloirs, de ponts, de coursives et de passages ombragés ; des cours, des patios, des fontaines, des ruisseaux et des arbres dépaysés ; des pièces immenses sans fonction ni destination précise : aucune salle de bain, aucune chambre, mais des lieux se prêtant à la toilette ou au sommeil, comme en offre la nature. On y croiserait les seules personnes ayant trouvé une des entrées secrètes de la maison. Grâce à un mécanisme discriminant mystérieux qui saurait mieux que moi les reconnaître et les inviter à entrer, je ne croiserais jamais que des amis en déambulant dans ma maison, mais des amis inconnus.

Adolescent, j'avais rêvé aussi d'une maison ordinaire aux occupants exceptionnels. Chacun pourrait en donner les clefs aux personnes de son choix et, par la magie des affinités transitives, ne s'y retrouveraient que des personnes ayant un lien mystérieux, qu'il leur resterait à découvrir. Dans cette maison, on pouvait toujours demander à faire l'amour avec autrui sans autre précaution, la demande était toujours reçue comme un hommage, et le refus éventuel n'était pas une humiliation.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je mesure ce que tout cela avait de merveilleux, de magique et, pour tout dire, d'impossible : jamais de chaudière en panne ni de chasse d'eau qui fuit, pas de taxe d'habitation, aucun meuble à monter soi-même, l'ordre sans le rangement et l'autre sans l'enfer...